



Chapitre 20 : CE QUI SE FISSURE

Par jjswann

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

La nuit était tombée sur Calcutta avec cette lenteur somptueuse propre aux villes brûlantes — une chape de soie noire, épaisse et moite, enveloppant toits, feuillages et murs dans un silence si dense qu'il semblait chargé d'un sens ancien.

Dans le sanctuaire, tout semblait figé, suspendu entre deux respirations, comme si le temps attendait qu'un geste vienne briser cette perfection. Ce n'était pas le silence des lieux en paix — mais celui, plus lourd, des instants avant la cassure.

Bond était seul dans sa chambre.

Et dans ce silence, c'était son esprit qui bruissait le plus.

La lumière basse d'une lampe cernait une carte du complexe, lentement reconstituée au fil des heures d'observation muette — un plan mental bâti sur les absences, les répétitions, les angles morts.

Sur la table, le téléphone de service — discret, sans nom — était allumé depuis plus d'une heure, posé là comme une balise muette.

Quelque part, à Londres, on savait désormais qu'il existait toujours.

Et ce simple fait, en lui-même, suffisait à changer la donne.

Il avait repris son rôle. Non celui de l'homme désarmé, ni du visiteur passif. Mais celui de l'agent.

Celui qui observe.

Celui qui infiltre.

Et, le moment venu... celui qui démolit.

Car maintenant, il savait ce qu'il cherchait.

Pas une simple faiblesse dans le système, pas une faille morale.

Il voulait des noms. Des chiffres. Des codes. Des chaînes logistiques.



Des preuves capables de faire s'effondrer non seulement Kan, mais tout ce que ses actes servaient.

Il voulait exposer les rouages du mensonge, ceux qu'on ne regarde jamais : les pays qui ferment les yeux, les financiers, les laboratoires de façade, les diplomates en coulisses — tous ceux qui profitaient, dans l'ombre, de ce petit enfer fleuri que Kan avait baptisé Hope.

Mais chaque action avait un prix.

Et il savait que s'il échouait, le monde ne verrait que la façade.

Un orphelinat. Un laboratoire. Une vision.

Il fallait plus qu'un scandale.

Il fallait une dissection méthodique.

Il s'approcha du balcon, laissant derrière lui la lumière tiède.

La nuit, dehors, était lourde.

Les chants lointains s'étaient tus depuis longtemps.

Seuls quelques insectes continuaient de bourdonner, et quelque part, dans l'obscurité du jardin, une tension invisible semblait vibrer comme un fil tendu sous la surface du calme.

Et c'est là qu'il la vit.

Une silhouette.

Fine. Rapide. Silencieuse.

Elle se glissait entre les arbres avec une aisance qui ne venait pas de l'improvisation, mais d'un entraînement — un déplacement calculé, contournant les allées éclairées comme on contourne une vérité qu'on n'est pas encore prêt à affronter.

Il n'eut aucun doute.

Ce n'était pas un enfant.

Ce n'était pas une ronde.

Ce n'était pas une promenade.

Sans hésiter, il glissa son téléphone dans une poche, enjamba le balcon sans un bruit, ses pieds atterrissant dans l'herbe comme dans de la mousse.

Ses pas étaient ceux d'un chasseur.

Réguliers. Souples. Silencieux.

Il la suivit à distance, notant chacun de ses gestes : la façon dont elle s'arrêtait, écoutait, accélérât par petites impulsions. Elle traversa une allée de pierres, longea un bâtiment silencieux, passa sous une arche couverte de fleurs, puis s'arrêta devant une porte latérale, presque invisible, encastrée dans un pavillon bas, dissimulé dans la végétation — une structure qu'il n'avait encore jamais repérée. Et pourtant... elle était là.

La silhouette sortit une carte d'accès.

Un bip léger.

Une lumière verte.

Un chuintement discret.

Et alors, Bond parla.

— Toi non plus tu ne dors pas ? lança-t-il à voix basse, sans ironie, sans menace.

La silhouette se retourna dans un éclair.

Une lame surgit de son poignet.

Un mouvement pur. Animal.

Réflexe plus que choix.

Puis elle s'arrêta. Figea. L'ombre devint forme. Visage. C'était Shakti.

Son crâne rasé captait la lumière diffuse, et dans ses yeux — larges, clairs — il ne vit ni panique, ni triomphe, mais cette chose plus complexe : la surprise d'avoir été vue, suivie, reconnue.

Pas les yeux d'une tueuse.

Pas tout à fait.

Mais pas non plus ceux d'une enfant prise en faute.

— Tu m'as suivi ? souffla-t-elle, la voix plus basse encore que la sienne.

— Je t'ai vue. Et j'ai eu du mal à croire que tu étais sortie juste pour respirer l'air du soir.

Elle baissa les yeux, le temps d'un battement de cœur.



Puis les releva, sans agressivité.

— Tu veux savoir ?

Bond hocha la tête. Une fois.

Pas pour la convaincre.

Mais pour lui faire comprendre qu'elle n'avait plus besoin de jouer.

Elle hésita. Une seconde.

Puis elle ouvrit la porte.

— Alors entre. Tu veux voir ce qu'elle ne montre à personne ? Viens.

Ils franchirent la porte.

Aussitôt, quelque chose changea.

L'air, le son, la pression même sur la peau.

Pas une chute de température réelle, mais une impression d'abaissement, comme si l'atmosphère, ici, pesait davantage — plus froide, plus sèche, moins humaine.

Le couloir s'ouvrait devant eux, étroit, rectiligne, fait de béton ciré aux murs trop lisses, trop parfaits, comme s'ils avaient été pensés non pour accueillir la vie, mais pour empêcher qu'elle y laisse une trace.

La lumière, blanche et rasante, ne révélait rien : elle effaçait, au contraire, aplatissait les ombres, creusait les visages.

Aucun parfum, aucun bruit, sinon le bourdonnement sourd, omniprésent, d'une structure enfouie qui travaillait en silence.

Serveurs. Circuits. Surveillance.

Des caméras, fixées à intervalles réguliers, les suivaient sans agressivité apparente — mais Bond savait reconnaître un système actif. Ici, chaque pas était enregistré. Analysé. Catalogué.

Il marchait à côté d'elle.

Silencieux.



Pas par stratégie. Mais par respect.

Car quelque chose en Shakti vibrait différemment, ce soir-là.

Quelque chose de tendu. De prêt à rompre.

C'est elle qui rompit le silence. Sa voix, basse mais nette, glissa dans le couloir comme une lame douce.

— Ce bâtiment... personne ne t'en parle. Même ici. Même si tu poses la question.

Elle ne se justifiait pas.

Elle constatait.

— Il n'a pas de nom. Pas de fonction affichée. Juste un accès... et une mémoire.

Ils bifurquèrent à droite. Une autre porte. Elle scanna son badge, le loquet se déverrouilla dans un petit déclic net.

— J'ai grandi ici, murmura-t-elle, comme si elle parlait à un écho. Dans ce sanctuaire. J'ai cru à tout. À ses mots. À son regard. À son amour.

Un silence.

Elle s'arrêta.

Devant une nouvelle porte, plus massive. Métallique.

Un clavier s'illumina.

— Mais il y avait un dossier qui manquait. Toujours un. Le mien.

Bond tourna lentement la tête vers elle. Il ne la questionna pas. Pas encore.

Il attendait qu'elle aille jusqu'au bout.

— Tous les enfants ont une histoire. Une fiche. Un carnet. Une trace.

Kan le répète souvent : « Chaque vie mérite d'être archivée. »

Mais la mienne... rien.

Comme si j'étais née dans ses bras.

Comme si tout ce que j'étais... avait été décidé là.



Ses doigts pianotaient les premiers chiffres sur le clavier, lents, précis. Mais elle s'interrompit, la main suspendue au-dessus de la dernière touche, comme pour vérifier une dernière fois qu'elle voulait bien ouvrir cette porte — pas seulement au sens propre.

— J'ai fouillé tout ce que je pouvais. Les accès courants. Les registres visibles. J'ai attendu des années. Et puis, il y a quelques mois, j'ai trouvé une mention. Une note infime.

Un nom de code.

Pas dans un dossier d'enfant.

Dans un registre biomédical.

Un projet.

Elle leva les yeux vers Bond.

Et dans ce regard, il vit quelque chose de cru. De brut.

La douleur du doute.

La fatigue de trop de foi.

— Projet Yatri.

Le voyageur.

— Et tu crois que ça te concerne ?

Elle haussa à peine les épaules. Mais sa voix, elle, restait droite.

— Je ne crois plus rien.

Je veux savoir.

Elle appuya sur la dernière touche.

Un souffle discret.

La serrure s'ouvrit.

Et un air plus dense s'échappa de la pièce, chargé non de poussière, mais d'électronique chauffée — et de quelque chose de plus ancien : une mémoire stockée.

Devant eux, un escalier en colimaçon, étroit, plongeait dans une lumière bleutée, diffuse, comme une veine de saphir taillée à même la roche.

Bond se tourna une dernière fois vers elle.

Et dans ses yeux, il vit, derrière le calme, derrière le contrôle, la même chose qu'il avait vue autrefois chez des agents sur le point de découvrir le nom de celui qui avait trahi leur famille.

Il vit une peur nue.

Pas celle d'un soldat.

Celle d'un enfant.

Il posa une main brève sur son bras. Pas pour la rassurer. Mais pour dire : je suis là.

— Allons voir ce qu'elle t'a volé, murmura-t-il.

Et ensemble, ils descendirent.

Vers ce que Kan avait enfoui.

Vers ce que Shakti avait le courage de déterrer.

Ils atteignirent le bas de l'escalier.

Un sas de verre se referma derrière eux avec un souffle doux, mais le son — si discret soit-il — résonna dans l'espace comme un verrou invisible.

Un scanner biométrique s'illumina. Shakti y posa la main.

Et après une seconde d'attente suspendue, la lumière passa au vert.

La porte s'ouvrit.

Et soudain, le silence changea.

Plus rien du bourdonnement régulier des serveurs.

Plus rien de la tension contenue des couloirs.

Ici, l'air semblait plus dense, plus chaud — et le temps lui-même semblait se dérouler différemment, comme ralenti.

La pièce n'avait rien d'un centre de données.

Rien d'un bunker de recherche.

C'était un salon. Un salon d'archives.

Des étagères murales, en bois sombre et massif, couvraient les parois jusqu'au plafond, alignées avec cette rigueur presque religieuse qu'on ne trouve que dans les bibliothèques anciennes — ou les mausolées.

Des dossiers, reliés à la main, étiquetés avec soin — certains par des noms, d'autres par des codes, parfois juste des dates — occupaient chaque niche, chaque alvéole.

Pas de métal. Pas de plastique.

Ici, on classait la mémoire comme on classe la foi.

Au centre de la pièce, un fauteuil en cuir souple, patiné, tourné vers une petite table basse.

Dessus, une lampe à abat-jour ancien, éteinte.

Dans un coin, un bureau discret, presque anachronique, abritait un terminal informatique ultramoderne, équipé de deux claviers de chiffrement et d'un scanner optique intégré.

L'outil parfait pour un esprit qui voulait tout savoir... et tout garder.

Bond avançait lentement, ses yeux glissant le long des tranches de cuir, s'arrêtant sur certains noms, sur certaines dates.

Chaque étiquette semblait peser davantage qu'un livre : elle contenait une vie, un secret, un passé que quelqu'un avait décidé de fixer pour l'éternité.

Shakti, elle, resta immobile quelques secondes.

Figée.

Le regard rivé à ces rangées silencieuses qui, soudain, lui apparaissaient comme ce qu'elles étaient :

Non des archives.

Mais un tombeau.

— C'est là qu'elle les garde... tous, souffla-t-elle, la voix déchirée d'un fil.

Comme des souvenirs précieux.

Comme des trophées.



Elle s'approcha du mur de gauche, ses doigts effleurant les étiquettes comme on touche des cicatrices qu'on reconnaît sans les lire.

Certains noms lui étaient familiers.

Des enfants qu'elle avait bercés.

Des voix qu'elle avait consolées.

Des vies qu'elle avait cru uniques, proches, protégées.

Et pourtant, ici, elles étaient consignées. Cataloguées. Classées.

Puis elle se tourna vers Bond.

— J'ai déjà essayé d'accéder à l'ordinateur. Plusieurs fois.

Mais je n'ai jamais pu franchir les sécurités.

Kan a tout verrouillé. Même les codes que j'avais... ne servaient à rien.

Bond acquiesça. Il savait ce que cela voulait dire.

Il sortit son téléphone, sélectionna une séquence chiffrée.

Une seconde plus tard, une voix familière, froissée par le sommeil mais déjà tendue, s'éleva :

— Bond ?! C'est vous ?!

— Bonjour, Q. Content de vous entendre.

La voix devint une mitraillette :

— Mais qu'est-ce que vous foutez à Calcutta, bon sang ?

On vous a cru mort.

M vous cherche.

Tanner vous cherche.

Le Premier ministre vous cherche !

Vous avez idée du chaos que vous semez à Londres ?

Bond soupira.



— Je vous expliquerai. Plus tard.

Pour l'instant, j'ai besoin de vos talents.

Il y a un terminal ici. Assez sécurisé.

Je vais vous envoyer une image.

Il filma l'écran verrouillé.

Q jura dans un souffle :

— Oh, bien sûr... deviner un mot de passe en sanskrit, pirater une IA russe et faire tourner le tout sur un routeur solaire. Une promenade.

— Q...

Un silence. Puis :

— C'est du niveau militaire. Protocole coréen. Surcouches russes. Chiffrement propriétaire... tout est mélangé.

Branchez-vous. Donnez-moi deux minutes.

Shakti se tenait juste à côté.

Elle tenait toujours sa carte d'accès entre les doigts, machinalement, comme une clé devenue inutile.

Son regard était fixe.

Bond exécuta les instructions que Q dicta ensuite : une séquence d'étapes complexes, absurdes en apparence, mais qu'il suivit sans broncher.

Enfin, après une dernière commande, l'écran changea.

Un clignotement.

Puis un soupir numérique.

Déverrouillé.

Q reprit :

— Vous êtes dedans. Mais Bond... méfiez-vous.



Ce système est un nid à pièges. Vous avez quinze minutes maximum avant la régénération des clés de sécurité.

Pas une de plus.

— Ce sera suffisant.

Il coupa la communication.

Shakti s'approcha.

Elle tapa son nom.

Rien.

Elle hésita, puis essaya un surnom. Celui que seule Kan utilisait.

Toujours rien.

Bond prit la main. Modifia les paramètres de recherche.

Chercha autrement. Chercha comme un agent.

Et alors... un fichier apparut.

Pas dans la catégorie des « Enfants de Hope ».

Mais dans une autre.

« Projets Spéciaux — Biogénèse / Acquisition prioritaire. »

Shakti cliqua.

Et son dossier s'ouvrit.

Le silence se fit plus profond encore.

Même Bond cessa de respirer pendant quelques secondes.

L'écran affichait des données.

Beaucoup de données. Cliniques. Psychologiques. Dates. Dosages. Projections comportementales.

Et puis, une image.



Un scan. Un acte de transaction. Une empreinte. Une signature illisible.

Plus bas, une ligne.

Simple. Tranchante.

Statut de filiation : non biologique.

Acquisition certifiée par transfert d'autorité parentale contre compensation.

Parents éliminés — Opération Eclipse.

Shakti ne bougea pas.

Pas tout de suite.

Elle lut. Relut.

Puis se redressa, lentement, comme si chaque vertèbre résistait.

— Elle m'a achetée.

Sa voix était blanche.

Pas brisée. Pas criante.

Juste... désamorcée.

— Elle a tué mes parents.

Elle vacilla, légèrement.

Bond s'approcha.

Mais elle leva la main.

— Je vais bien.

Un silence.

— J'ai toujours su. Au fond. Je l'ai toujours su.

Mais je voulais que ce soit faux.

Je voulais qu'elle soit vraie.



Ses doigts tremblaient à peine.

Elle cliqua sur un autre onglet.

Nom du programme associé : YATRI-13

But : Résilience cognitive. Transfert de loyauté. Substitution affective.

Conditionnement progressif sur modèle maternel.

Bond ferma les yeux.

— Tu étais un projet.

Elle hocha la tête.

Puis dit :

— Non. Je n'étais pas un projet.

Elle serra les poings.

— J'étais sa vengeance.

Elle fixait l'écran noir.

Ses traits étaient figés. Son souffle irrégulier. Mais elle ne pleurait pas.

— Toute ma vie... n'a été qu'un décor. Un mensonge. Un rôle qu'on m'a fait apprendre.

Bond ne dit rien tout de suite. Il s'approcha.

Posa une main sur son épaule. Légère. Mais ancrée.

Elle ne le repoussa pas.

Sa voix, quand il parla, était calme. Grave.

— Ce n'était pas ta vie, Shakti. C'était son histoire. Maintenant... tu peux écrire la tienne.

Un silence.

Long. Plein.

Puis il ajouta, plus bas :

— Tu ne viens pas de perdre ton passé. Tu viens de naître.

Elle ferma les yeux.

Et dans ce geste, pour la première fois, elle sembla vraiment respirer.

— Ce n'est pas tout. Il y a une autre section. « ZARYA – NOUVELLE-AUBE ».

Bond s'installa à ses côtés.

Une vidéo cryptée. Horodatée.

Il lança la lecture. L'écran s'illumina. Et Kan apparut.

[Message enregistré — NOUVELLE-AUBE.]

« Depuis des siècles, l'homme construit des murs.

Des murs entre les peuples. Entre les vérités. Entre les douleurs.

Il préfère le mensonge. Parce qu'il coûte moins cher que la justice. »

(Kan regarde droit dans la caméra. Calme. Droite. Inébranlable.)

« Il invente des armes, mais néglige les remèdes.

Il engraisse ses silences pendant que des enfants meurent dans les ruines de ses décisions. »

(Son regard devient plus sombre.)

« Le monde pourrait guérir. Il en a les moyens. Il a la science. Les ressources. Le savoir.

Mais il ne veut pas. Il choisit la guerre. Il chérit l'oubli.

Il préfère tuer proprement que sauver salement. »

(Un battement de silence. Puis Kan se redresse.)

« Je ne suis pas votre ennemie.

Je suis votre miroir.

Le reflet de vos abdications.



Le témoin de vos lâchetés. »

(Sa voix descend.)

« À ceux qui gouvernent encore : vous avez vingt-quatre heures.

Pour dire ce que vous avez tu.

Pour reconnaître ce que vous avez caché.

Pour abdiquer et rendre le pouvoir et la vérité aux femmes et aux hommes à qui vous avez menti. »

(Sa voix s'élève.)

« Si vous vous taisez... je parlerai à votre place.

Et ZARYA parlera avec moi. »

(Un souffle. Une lumière se diffuse autour d'elle. Son ton se transforme.)

« ZARYA n'est pas une arme.

ZARYA est un feu.

Le feu qui purifie.

Le feu qui éclaire.

Le feu qui dévore.

L'aurore d'un monde nouveau... Une nouvelle aube...

Ou le crépuscule des lâches. »

(Kan s'avance. Lentement. La dernière phrase claque comme un couperet.)

« Vous êtes des enfants qui jouez avec le monde.

Si vous vous taisez... ZARYA sera votre punition.

Et moi... je serai votre dernier témoin. »

[Fin de transmission.]

Un silence écrasa la pièce.



Le cœur de Shakti battait si fort qu'on aurait pu l'entendre. Bond, lui, resta figé. Les yeux fixés sur l'écran noir.

Il parlait bas, pour lui-même.

— Elle ne bluffe pas. Elle va le faire.

Puis il tourna les yeux vers Shakti.

— C'est ce soir, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça. Lentement. Puis :

— Alors il ne reste plus qu'une nuit pour l'arrêter.

Bond serra la clef dans sa poche.

ZARYA était en marche.

Et le monde ne savait pas encore qu'il était à vingt-quatre heures de son jugement.

Publié sur [Fanfiction.fr](https://www.fanfiction.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés